

Le discours de l'altérité dans *L'Espionne* de Virgil Gheorghiu

Conf. univ. dr. Mirela DRĂGOI
Universitatea „Dunărea de Jos” Galați

Résumé : Cette étude se propose en premier lieu de dresser un inventaire des stéréotypes retrouvables dans un texte romanesque de Virgil Gheorghiu - *L'Espionne* (paru en 1971 à la maison d'édition Plon de Paris) – pour aboutir à une classification graduelle, réalisée du positif au négatif, des nations que l'écrivain a observées pendant son périple européen. D'autre part, une brève analyse des professions et des statuts sociaux qui y sont représentés pourrait illustrer la façon dont cet écrivain appréhende et définit l'Autre. En fait, c'est surtout par la diversité et par la richesse symbolique des faits répertoriés que l'observation des images nationales et des types humains configurés par Gheorghiu devient extrêmement intéressante.

Mots-clés : altérité, imagologie, stéréotype, réalité étrangère, traits ethniques.

I. Valeurs humaines européennes vs « l'homme-poubelle » des Amériques dans *L'Espionne* de Virgil Gheorghiu : piste de lecture et démarche méthodologique

Les récits romanesques de Virgil Gheorghiu se développent le plus souvent dans des métarécits auto-diégétiques, construits à partir d'un ensemble de clichés sur l'univers social du XX^e siècle. Très apprécié au niveau du public pour son unité morpho-thématique et pour la richesse de son scénario de base, le roman *L'Espionne* (1971) attire ses lecteurs de nos jours encore. C'est sur ce texte que nous allons appuyer la présente étude pour en extraire l'ensemble des stéréotypes ethniques et professionnels qu'il autorise.

L'action du roman débute *in medias res*, dans un passé non-spécifié : un jour (la date n'est pas précisée), à deux heures de l'après-midi, le professeur Max Hublot reçoit la visite du commandant Dumonde, un officier du Service de contre-espionnage. Celui-ci le fait savoir que sa femme, Monique Martin (qui à ce moment-là se trouve dans une clinique d'accouchement), vit en France sous une fausse identité. Ahuri par l'interrogatoire auquel il est soumis, le jeune professeur se croit pris dans les filets d'une espionne bolchevique. Il refuse de prendre en considération l'explication de sa femme là-dessus, conformément à laquelle elle était

arrivée à Paris avec une bourse accordée dans le cadre des échanges culturels franco-roumains.

Après la visite de l'agent de S.D.C.E., Max va voir son ancienne fiancée, France Normand, qui l'introduit dans le groupe des réfugiés roumains à Paris. Convaincu dorénavant que la préoccupation essentielle de sa femme est l'espionnage, il prie un exilé Roumain – le prêtre orthodoxe Virgil Gheorghiu – d'accorder la bénédiction à sa femme pour qu'elle puisse dépasser plus facilement l'impacte de l'hospitalisation. Au moment où il reconnaît en Monique Martin la fille de son ancien professeur de philosophie, Léopold Skripka, le prêtre reste pétrifié :

« Madame Hublot ne s'est jamais appelée Monique Martin. Son nom est Hélène Skripka, l'homme engagé comme mercenaire par l'Armée Rouge, lors de l'occupation de la Roumanie, le 23 août 1944, pour faire de lui un Premier Ministre. Léopold Skripka, le collaborateur de l'occupant, a signé de sa propre main le massacre de millions de Roumains. Le pays, à l'heure actuelle, est une patrie dévastée et désolée. [...] Vingt-cinq ans d'occupation. De massacres. D'extermination. De pillage. Le chef des milices rouges, le commandant des milices de la mort est Léopold Skripka, le père de Madame Hublot. » [Gheorghiu, 1971 : 140]

Il connaît très bien le parcours politique de Léopold Skripka et les raisons pour lesquelles ce dernier, traqué par ses ennemis, a envoyé sa fille en Occident sous le faux nom de Monique Martin. Quand Maître Terrenoire, l'avocat des Hublot, lui demande de signer une attestation prouvant qu'il n'y a aucune ressemblance physique et morale entre Hélène Skripka et Monique Martin, il accepte de soutenir cette déclaration au prix de sa vie. Il est prêt à se faire « interroger, arrêter, expulser... » [Gheorghiu, 1971 : 435] pour aider sa jeune compatriote, mais, heureusement, il apprend que la réfugiée roumaine a réussi elle-même à convaincre l'agent Dumonde qu'entre la fille du premier ministre roumain et sa propre personne il n'y avait aucune liaison. Très habile, elle fonde son argumentation sur un article paru dans les pages du journal officiel du Parti communiste, par lequel l'opinion publique apprenait qu'Hélène Skripka était morte dans un accident de voiture, immédiatement après le décès de son père. C'est grâce à cette preuve écrite que Les Services de Contre-espionnage peuvent classer l'affaire et fermer le dossier.

L'histoire complexe mise en œuvre dans ce texte romanesque ne représente qu'un prétexte dont Virgil Gheorghiu se sert pour développer, encore une fois, toute sa philosophie sur le rôle du prêtre dans la société et sur la condition de l'exilé après la Seconde Guerre Mondiale. L'écrivain

idéalisent l'image du prêtre pour l'opposer à l'Américain – « l'homme-poubelle » [1] sceptique et dangereux, créateur du « mal américain » [Gheorghiu, 1971 : 111]. Grosso modo, c'est ce type d'opposition binaire, à forte valeur axiologique, qui domine les choix de cet écrivain roumain d'expression française. Mais ce qui nous intéresse le plus dans la démarche analytique que nous entamons ici, c'est la manière dont cet écrivain appréhende et définit l'Autre.

Les théoriciens s'accordent à dire que l'image de l'étranger est constituée d'une multitude de traits caractéristiques, dont les plus importants sont le « phénotype » (l'aspect physique caractéristique portant sur la taille, l'aspect général, la couleur des cheveux (du visage, des yeux), la coiffure, les gestes ou la manière de parler), les traits de caractère et de comportement, les vêtements, les costumes (traditionnels ou pas), la coiffure, les accessoires, mais aussi le cadre social et une certaine manière de vivre. Nous allons essayer d'identifier dans ce texte romanesque de Virgil Gheorghiu toutes ces « étiquettes » et les vertus définitoires dont elles sont doublées, car ces dernières ont le pouvoir d'intégrer un individu dans une certaine catégorie nationale.

II. L'appréhension de l'Autre par Gheorghiu – jeux et enjeux

Les images qui renvoient dans *L'Espionne* à la représentation de divers types ethniques et statuts sociaux transforment ce texte dans un véritable document anthropologique, à l'intérieur duquel l'écriture de l'altérité occupe une place d'une importance capitale. Sans viser une présentation exhaustive des nations et des professions auxquelles Gheorghiu fait mention dans ce texte, nous allons présenter dans ce qui suit la spécificité de quelques images nationales et, dans le chapitre suivant, nous allons dresser un inventaire des professions qui y sont évoquées. Notre but final consiste à trouver dans ces images quelques détails portant sur l'écrivain, sur sa propre vision sur le monde et sur ses appétits culturels [2], même s'il s'agit, sans aucun doute, d'une appréhension subjective [3].

La première communauté que Gheorghiu présente dans *L'Espionne* est relative aux **Français** et, implicitement, au pays d'accueil de cet écrivain. Plusieurs pages du livre esquissent une image fortement valorisée de cette catégorie nationale. Le tableau ci-dessous en offre la meilleure illustration :

Français est :

<p>➤ prudent et rationnel</p>	<p>➤ « Je suis un véritable Français. Je n'aime pas l'aventure. Je ne suis pas un explorateur. Je préfère passer mes vacances dans les stations classiques. Descendre dans les hôtels</p>
--	---

- recommandés par les guides officiels. Aller au-delà du `rideau de fer`, c'est une aventure. Je préfère les Canaries, le Tyrol et l'Italie. » [Gheorghiu, 1971 : 90]
- **curieux** ➤ « Subitement, en regardant Léopold Skripka, cet homme qui vit en sursis, l'ambassadeur de France éprouve de la pitié. Il subit une sorte de déclic. C'est le démon de la connaissance, qui a toujours dévoré les Français. » [Gheorghiu, 1971 : 378]
 - **modeste et discret** ➤ « On arrive devant la porte blanche de l'appartement où habite Madame Aristide Paximade, la Poule d'Or. Il n'y a pas de carte de visite sur la porte. C'est l'une des caractéristiques des Français de ne jamais écrire leur nom sur leurs portes. Les Américains, les Allemands, les Suédois, les Japonais, l'écrivent, non seulement sur les portes de leurs maisons, mais même sur des étiquettes qu'ils accrochent sur leur poitrine. Dans tous les congrès internationaux, on les voit avec l'étiquette épinglée sur le veston. » [Gheorghiu, 1971 : 49-50]

Il y a des fois où le narrateur, pour mieux faire ressortir le bagage spirituel des Français, recourt à une mise en rapport de ceux-ci avec les Roumains. Cette stratégie a comme résultats une valorisation des traits moraux propres aux compatriotes de Gheorghiu et, parfois, une neutralisation des qualités des Français : « Chez vous Français, c'est une manie de parler aux gens entre deux portes. [...] Chez nous, on est logique. On invite celui qui est dehors à entrer, si on veut le voir. Sinon on lui dit de partir, et on lui ferme la porte au nez. Je n'en finis plus de découvrir des usages inattendus en France, comme si j'étais dans un pays inexploré... » Le Roumain apparaît ainsi comme un être direct, déterminé, accueillant et aimable ; par contre, les Français auraient des habitudes étranges, dépourvues de toute logique. D'ailleurs, la femme de Max Hublot considère que « l'Occident est plein d'hommes bizarres » [Gheorghiu, 1971 : 429]. L'appréhension collective des Français s'établit dans ce texte par une mise en parallèle du stéréotype du Français « maniaque », aux « usages inattendus », avec l'auto-stéréotype (l'auto-définition) du Roumain situé à l'autre extrême. Le stéréotype s'impose dans cette situation par opposition, de façon antithétique, car l'énumération des qualités des Roumains se superpose à la présentation des défauts des Français.

Il faut quand-même observer que l'exemple que nous venons d'illustrer (et qui retrace les mots que madame Max Hublot prononce devant commandant Dumonde des Services de Contre-espionnage lorsque ce dernier lui rend visite pour la première fois) est singulier dans son genre. Le plus souvent, l'interlocuteur roumain garde sa modestie et reconnaît ses limites; illustrons dans ce sens les paroles que le prêtre adresse à M. Terrenoire, l'avocat des Hublot : « Je vis en France, en exil depuis un quart de siècle. Je suis resté roumain. Avec tous les défauts et toutes les qualités des Roumains. Mais j'ai appris aussi énormément de choses sur les Français. Par exemple, la phobie qu'ils ont du ridicule. » [Gheorghiu, 1971 : 390-391] Il présente donc les Français comme des êtres raisonnables et exemplaires.

Dans la conception de Virgil Gheorghiu, qu'elle soit Française ou Roumaine, la **femme** est protectrice, consolatrice et totalement subordonnée à l'homme qu'elle aime : « Car la femme vit sur le piédestal où l'homme la place. Une femme aimée est le nombril de la terre, le centre de l'univers. Et une femme abandonnée est réduite, au moment même de l'abandon, à la non-existence. Au néant. Une femme amoureuse vit

seulement l'existence que l'homme lui offre, avec son amour. Et on lui retire l'existence pure et simple en lui retirant l'amour. » [Gheorghiu, 1971 : 27] Elle la capacité de garder son espoir dans l'avenir et dans une vie meilleure : « Mais une femme est un être qui attend, aime et espère, toujours, contre toute évidence et contre toute logique. » [Gheorghiu, 1971 : 24] Pour illustrer son argument conformément auquel la femme est supérieure à l'homme, le prêtre orthodoxe s'appuie sur le livre saint des Evangiles : « Car la femme, Giovanni, est une créature supérieure, bien plus belle que l'homme. Je l'affirme d'après l'Écriture Sainte qui nous dit que les hommes furent créés par les mains de Dieu à partir de la poussière, de la terre ordinaire. [...] L'Église a placé la femme dans le Ciel plus haut que les anges, les archanges, les séraphins et les chérubins... » [Gheorghiu, 1971 : 278-279] Le prêtre fait donc recours aux exemples bibliques pour glorifier la femme, mais aussi pour la défendre contre ceux qui la critiquent, comme dans l'exemple suivant : « Tu n'es pas un idiot, Max. Tu es simplement un homme trompé par une femme. C'est la destinée de tout homme. Depuis la création. Ni toi, ni Adam, vous n'êtes des idiots, mais tout simplement des hommes. Tu as mangé la pomme que ta femme t'a offerte... C'est la vieille histoire, voilà tout. » [Gheorghiu, 1971 : 76]

Observons également que, lorsqu'il se propose de décrire un homme, Virgil Gheorghiu privilégie *l'éthiopée*, les mœurs et les passions de celui-ci ; s'il veut présenter à ses lecteurs une femme, il s'applique, au contraire, à une longue description physique.

La femme roumaine aurait le pouvoir de renfermer en elle-même toutes les races humaines :

« Monique est d'une beauté légèrement exotique. On voit dans son visage – comme on peut discerner dans un cocktail – les gouttes des mélanges qui la composent : un peu de sang d'Orient, un peu de sang d'Occident, quelques gouttes de sang latin et méditerranéen, un peu de sang slave, quelques gouttes de sang gitan, un peu de sang mongol, dans les pommettes obliques et les yeux en amande... Monique réunit en elle toutes les races. Elle est toutes les femmes en une seule. Elle est comme son peuple roumain. » [Gheorghiu, 1971 : 17-18]

La femme française accorde une importance capitale à l'élégance et à l'aspect physique agréable, même dans la vie de tous les jours : « France est coiffée, habillée comme si elle attendait quelqu'un. Elle est comme sur une scène. Même quand elle parle, on a l'impression que ses phrases sont préparées d'avance. Qu'elle ne fait que réciter. Comme les acteurs récitent des textes. France est parfaite, toujours égale à elle-même. » [Gheorghiu,

1971 : 24] « Femme lucide et réaliste » [Gheorghiu, 1971 : 55], elle entretient une relation très étroite avec son espace d'origine : « Pour une Parisienne, l'unique ville dans laquelle on peut vivre, c'est Paris. Les autres endroits de la terre sont des places à voir, à visiter, à regarder pendant de petits séjours... » [Gheorghiu, 1971 : 52-53]

La perception de **l'altérité italienne** se réalise dans *L'Espionne* par le biais d'un stéréotype professionnel : « Giovanni Rota, tailleur de marbre hautement qualifié, maçon et peintre en bâtiment, [...] est petit, brun, les tempes grisonnantes. Il est beau comme les profils d'empereurs romains sur les monnaies anciennes. » [Gheorghiu, 1971 : 276] Les détails physiques, dont les clichés se situent surtout sur le plan adjectival, sont fortement valorisés. De longs ensembles d'éléments sociaux et moraux jalonnent ensuite cette image nationale :

« Nous les ouvriers, en Italie, nous avons une condition sous-humaine. Chez nous, il n'y a pas eu de Révolution française, de réforme agraire. Il n'y a presque pas de lois sociales... Nous les ouvriers en Italie, nous sommes encore des esclaves. Mais nous sommes des esclaves qui luttons pour acquérir notre Liberté, notre Dignité, et la Justice. Nous sommes opprimés par le patron, par les capitalistes, par la société capitaliste, par les carabinieri, mais en Italie, un ouvrier comme moi respire bien : car l'air respiré par un homme qui lutte pour la Liberté, la Dignité, la Justice, même si la victoire est lointaine, c'est un bon air ! » [Gheorghiu, 1971 : 331]

Deux autres stéréotypes nationaux construits dans *L'Espionne* de Virgil Gheorghiu concernent les **Hongrois et les Allemands**. Les premiers sont vus comme des êtres énergiques, pétillants et dynamiques : « On servit le dîner dans la grande salle à manger des anciens rois de Roumanie. Avec des valets en livrée. Tout le faste d'autrefois était gardé. [...] Marika, qui avait du sang hongrois, semblable à des flammes et des étincelles incarnées, et qui bougeait sans arrêt, comme si son corps avait été non de chair et de muscles, mais d'argent vif, ne supporta pas que le prince Cecatti regardât de temps en temps Hélène Skripka. » [Gheorghiu, 1971 : 312-313] Quant aux Allemands, ils sont persuasifs, malins et débrouillards. Le recours à une maxime pour insister sur leur pouvoir de manipulation donne à cette

« qualité » humaine une valeur de vérité généralement valable, de précepte et de règle morale : « Léopold Skripka qui était autrefois horrifié par cette phrase répétée cent fois par jour, par les Allemands et les Allemandes : `Die liebe geht durch die Magen » c'est-à-dire, approximativement « L'amour passe par l'estomac », se rend compte que c'est juste. Sa fille, grâce aux sucreries, ne hait plus Hanna Tauler. » [Gheorghiu, 1971 : 258-259]

Le stéréotype de l'**Américain** fonctionne dans *L'Espionne* comme une hétéro-image dont l'étonnante complexité provient d'une mosaïque de traits contraires et contradictoires. Par exemple, les deux échantillons textuels que nous retraçons ci-dessous réitèrent l'image d'un peuple puissant et glorieux, mais d'une médiocrité spirituelle extrême :

- **pragmatique, mais indifférent à la culture** ➤ « Le mal américain vient de la structure même de la société U.S.A. [...] Les Etats-Unis ne connaissent que la gloire militaire, technique, économique, financière. Ils n'ont jamais possédé de culture. Aucune. [...] En gens pragmatiques et parfaits hommes d'affaires, ils ont constaté noir sur blanc qu'il n'est nullement nécessaire de mettre les *cerveaux au pressoir* pour obtenir tout ce que le génie créateur de l'homme peut donner. » [Gheorghiu, 1971 : 112-113]
- **leader puissant, mais en rupture avec la tradition** ➤ « Les Américains sont les maîtres du monde. [...] Et, comme à l'heure actuelle aucun peuple ne peut égaler les Etats-Unis en richesses, en pouvoir, en civilisation, tous les peuples de la terre les imitent. Tous veulent mener *The American Way of Life*. Surtout les jeunes. De toutes les peuplades du monde. Or *l'American Way of Life*, c'est *l'Animal Way of Life*. Sans passé, sans avenir. Avec la religion du présent, le rêve de devenir homme-poubelle, homme-troupeau, homme des égouts... » [Gheorghiu, 1971 : 121]

La verve anti-américaine devient parfois virulente : « Ils ne produisent rien. C'est une nation de marchands. De financiers. La richesse, la gloire, le pouvoir, sont des choses qui montent à la tête, qui vous font perdre la raison plus que l'alcool. Et les Américains, à cause de leur puissance et de leur gloire, ont perdu la tête. Ils sont semblables à des hommes ivres. C'est dégoûtant, repoussant, un homme ivre ! » [Gheorghiu, 1971 : 114]

III. Roumains/Moldaves vs Bolcheviques et le règne de « l'homme-masse »

Le Roumain est envisagé dans *L'Espionne* du point de vue du réfugié, de l'homme désespéré qui fuit le communisme et ses horreurs. Celui-ci est vu tantôt comme un être **communicatif et imaginatif** (« Tout chauffeur de taxi russe à Paris vous dit, dès que vous montez dans sa voiture, qu'il est comte et qu'il faisait partie de la Garde du Tsar... Tout réfugié roumain vous parle des domaines imaginaires, des maisons à dix ou vingt chambres que les Bolcheviques lui ont confisqués. » [Gheorghiu, 1971 : 85], tantôt comme une personne **fidèle à son serment chrétien** (« Nous accueillons chaque jour des réfugiés, ici, à l'église. Tous les réfugiés en débarquant à Paris, cherchent d'abord l'église, comme les oiseaux cherchent abri et protection sous les clochers. [...] Dans de nombreux cas, les réfugiés arrivent sans aucune pièce d'identité. L'Etat français les a toujours recueillis. » [Gheorghiu, 1971 : 73]

Selon Virgil Gheorghiu, les Roumains se remarquent toujours par leur patriotisme et par une soif inassouvie de justice : « Nous, les exilés, nous sommes tous amputés de cette partie qui est le prolongement de notre propre corps, et qui s'appelle la Patrie. Nous sommes les seuls à connaître exactement les douleurs et les frustrations de ceux qui sont amputés comme nous de leur patrie, et qui errent sur toute la surface de la planète, en exil, sans terre, sans famille, sans abri, sans aucun droit civil, pourchassés et humiliés partout. » [Gheorghiu, 1971 : 74] En tant que victimes du régime totalitaire installé comme un fléau dans leur pays d'origine, ils vivent dans la terreur chaque instant de leur existence : « Les trois jeunes gens sont assis sur des moitiés de chaise. Prêts à s'enfuir. La peur chez les exilés est endémique. Chez tous les exilés. Ils ne pourront plus jamais se guérir de la peur. Car la peur est entrée dans leur chair. Dans leurs os. Jusqu'à la moelle. » [Gheorghiu, 1971 : 65]

Le romancier accorde une importance accrue à la description des Moldaves (les habitants du Nord de la Roumanie). Ceux-ci mènent leur vie dans un accord parfait avec la divinité et les valeurs spirituelles :

« Léopold Skripka était un Roumain de Moldavie. Il avait tous les défauts et toutes les qualités des Moldaves. Ce sont des rêveurs, des philosophes, des poètes et des croyants. Ils ne conçoivent pas l'usage de l'argent comme un instrument de travail. A leurs yeux, l'argent est fait pour être dépensé. Ils ne conçoivent pas que l'argent puisse assurer l'avenir. Ils sont certains que l'argent épargné tombera toujours dans les mains des voleurs, des conquérants, et des héritiers indignes. Certains diront que c'est un défaut de juger ainsi. C'est peut-être vrai, mais déposer de l'argent en banque est synonyme, pour un Moldave, de le jeter dans la rivière. » [Gheorghiu, 1971 : 307]

Ce sont des êtres fragiles, sensibles et chaleureux : « Car Léopold Skripka est un Moldave, un sentimental. Il est prêt à abandonner à chaque difficulté. A se retirer. Hélène a, par contre, par sa mère quelques gouttes de sang occidental, nordique : ce qui la rend dure, tenace, inflexible. Elle possède tout ce qui manque à son père. » [Gheorghiu, 1971 : 345] Quelquefois, les personnages se définissent eux-mêmes du point de vue spirituel, tout en comparant leur parcours existentiel à l'évolution quotidienne des astres: « Je veux m'enfuir en Occident. Ou – parce qu'on dit que tout Moldave est né poète –, je veux vous dire cela plus poétiquement : je veux emprunter l'itinéraire quotidien du soleil, et voyager comme le soleil ; de l'est à l'ouest... Le soleil fait chaque matin ce voyage. Je le ferai une seule fois. Pour toujours. Sans retour. » [Gheorghiu, 1971 : 373]

Toute la trame narrative de *L'Espionne* dévoile les atrocités inhérentes à la Seconde Guerre Mondiale, que l'écrivain et tous ses contemporains ont dû subir. Selon Virgil Gheorghiu, les Bolcheviques en sont les responsables exclusifs ; c'est pourquoi, dans les définitions des termes « communiste » et « Bolchevik » qui jalonnent son texte, il dresse tout un inventaire de défauts humains.

Bolchevik /

communiste est :

➤ **insensible,
obtus et stupide**

➤ « Les communistes manquent totalement d'humour. Un Bolchevik est un outil composé de diverses pièces, comme la hache est faite du manche et du tranchant. Et les outils ne rient jamais. Ils ignorent la plaisanterie. Les bêtes aussi l'ignorent.

- L'humour est un attribut de l'intelligence de l'homme. » [Gheorghiu, 1971 : 349]
- **brutal et borné** ➤ « Etre communiste, signifie d'abord `ne pas penser`. Jamais. Un soldat (et un communiste est un soldat) ne doit jamais penser. Il doit réciter ce que les chefs lui ont donné à apprendre par cœur. `Réciter`. Ne pas `penser`. Et surtout `exécuter`. » [Gheorghiu, 1971 : 360]
 - **manipulateur et mégalomane** ➤ « C'est la mode communiste. [...] La politesse et l'élégance sont signées de subversion. [...] On supprime les classes sociales et on instaure les castes des Hauts Communistes. On proclame la liberté entre les hommes et on introduit la discrimination vestimentaire. On a enlaidi la terre. Et on a avili les hommes. On a parlé de liberté et on a obligé chaque homme à devenir un policier et un dénonciateur. On a parlé de l'Internationale. Et on a enfermé chaque nation dans des barbelés, comme des bêtes. » [Gheorghiu, 1971 : 413]
 - **matérialiste et agressif** ➤ « Je ne suis pas une rêveuse. Je suis une matérialiste, une marxisto-léninisto-staliniste. Et nous autres, communistes, nous ne rêvons pas. Nous agissons. Je ne connais pas les rêves, aucune sorte de rêves. A la place des rêves, nous avons la pensée et la dialectique marxisto-léniniste... le rêve, c'est du déviationnisme... » [Gheorghiu, 1971 : 207]

Dans ce contexte, on assiste sur le plan professionnel à l'avènement de « l'homme-masse » et du robot. L'individu n'existe plus par lui-même, perd son statut d'être unique et ressemble à un simple objet : « C'est le règne de l'homme-masse. Il n'y a plus des personnes, mais des unités humaines. C'est une caractéristique de la société technique, où on ne fabrique pas uniquement les voitures, les appareils de radio et les machines à laver en série, mais où les êtres humains sont aussi fabriqués en série. » [Gheorghiu, 1971 : 50]

C'est l'évolution sociale qui lui fait perdre son identité, sa liberté, et qui le réduit à un simple numéro inscrit sur une feuille de papier :

« Vous savez qu'un homme condamné au bagne ou à la prison perpétuelle, avant d'être verrouillé dans son cachot, est dépouillé de ses

vêtements d'homme libre. On lui rase le crâne. On lui confisque toutes ses pièces d'identité et tous ses objets personnels. [...] Il est un numéro. C'est la même chose pour les habitants des Républiques Pénitentiaires. [...] Ils sont des objets. Des instruments de production. C'est pire que d'être réduit à un chiffre. [...] Or, les robots, les outils, les pièces de rechange n'ont pas de cartes d'identité, ni de passeports. Ils sont simplement inscrits, comme toutes les choses, dans les inventaires et les catalogues... » [Gheorghiu, 1971 : 440]

IV. Représentations des milieux professionnels dans la trame narrative de *L'Espionne*

La lecture de ce texte romanesque fait ressortir un riche inventaire de professions, qui complète(nt) la description des personnages, tout en les rendant plus complexes. Les premières lignes du roman retracent l'image d'un **professeur** français, Max Hublot, qui a choisi de travailler comme attaché au Centre national de Recherche Scientifique pour ne pas être obligé à respecter le programme inflexible imposé aux enseignants. Même s'il a un salaire « inférieur à celui du portier » [Gheorghiu, 1971 : 82], il vit dans un appartement élégant « en bordure du Bois de Boulogne » (p. 9) dont la pièce de résistance est un fauteuil Chippendale, « un beau fauteuil en cuir, couleur feuille de tabac, confortable et moelleux comme un sofa de pacha » [Gheorghiu, 1971 : 9]. Il n'enseigne pas « par paresse » [Gheorghiu, 1971 : 82] et reconnaît franchement être entré au CNRS « par protection » et grâce à son père qui « avait énormément de relations » [Gheorghiu, 1971 : 82]. Il ne détient donc que le titre de professeur, ne pratiquant jamais ce métier. Le narrateur s'en sert pour initier une longue description physique et morale de ce personnage :

« Le professeur Max Hublot se lève brusquement et se dirige vers la porte. Sa précipitation est en désaccord avec sa petite taille d'homme grassouillet dont l'aspect trahit sa principale caractéristique : la paresse. Il est brun, avec de beaux cheveux noirs. Il n'est pas allé chez le coiffeur depuis longtemps, pour ne pas déranger : il est mal rasé, car le matin il laisse le rasoir glisser vite sur sa peau rose. [...] Ce jeune homme est nonchalant, négligent ; telle est sa nature, il ne fait rien pour y remédier. » [Gheorghiu, 1971 : 9]

Lorsqu'il apprend que les pièces d'identité de son épouse sont fausses et qu'elle sera expulsée du territoire français, il a un accès de colère : « Le professeur est debout. Il est tout petit. Plus petit que d'habitude. La colère rétrécit le corps. Elle ternit l'homme, en lui rendant la

peau, le visage et les lèvres grises. La colère rend l'œil brillant. Mais l'œil en colère brille comme les couteaux de cuisine. C'est un brillant cru, mesquin, sauvage. » [Gheorghiu, 1971 : 13] Le calme et la tranquillité le quittent désormais ; il ne saura retrouver son état de bonheur, de solitude et d'équilibre mental qu'après la résolution des problèmes qui bouleversent sa vie de famille.

Un autre métier par lequel Virgil Gheorghiu évoque le milieu professionnel français est celui de **policier**. Ce genre d'emploi est vu à travers les paroles d'un autre Français, le professeur Max Hublot : « Vous êtes policier. Et la loi vous a octroyé le droit de convoquer tout citoyen et de le garder tant qu'il vous plaira, comme les princes le faisaient autrefois avec leurs serfs, n'importe comment, n'importe quand, et pour n'importe quelle raison... [...] Tout vous est permis. Nous sommes dans un régime démocratique. On a aboli les privilèges des marquis, des comtes, des rois, mais on a augmenté les droits des policiers, sans leur fixer de limite aucune.... » [Gheorghiu, 1971 : 83] Le ton ironique, le manque d'appréciation par rapport à cette occupation et les reproches qu'il adresse au policier ne provoquent aucune réaction de la part de celui-ci, qui reste impassible et indifférent.

Du point de vue professionnel, la femme française est vue à travers France Normand, dont le nom extrêmement suggestif renferme l'essence de toute une nation : « France, fille unique, s'est inscrite à la faculté de pharmacie ; elle pourra ainsi hériter de la pharmacie auvergnate de son père, sa dot. » [Gheorghiu, 1971 : 22] Elle n'a pas de vocation authentique pour exercer ce métier ; tout comme Max, France profite de l'argent de son père et ne fait rien pour rendre sa vie plus vive et plus intéressante de ce point de vue.

Quant aux Roumains, ils s'intéressent surtout au domaine humaniste ; c'est pourquoi des références aux philosophes, aux poètes et aux prêtres abondent dans ce texte romanesque. On peut même distinguer dans *L'Espionne* une hiérarchie de ces trois occupations humaines : au sommet de la pyramide se situerait le prêtre, suivi par le poète et par le philosophe : « Un poète, même le plus grand, est moins qu'un prêtre, à mon avis. Mais il vient, sur l'échelle de la hiérarchie spirituelle, tout de suite après les saints et les prêtres. Pour devenir le plus grand poète de la Roumanie, je dois travailler jour et nuit, sans arrêt, et ensuite avoir de la chance et l'aide d'en haut. Des millions de gens qui partent vers les étoiles, un ou deux par siècle y arrivent. Je compte y arriver. » [Gheorghiu, 1971 : 216]

Dans la conception de Gheorghiu, **le philosophe** doit lutter contre le côté éphémère de la vie, contre le relativisme et le mensonge. « Dans une séance de travail communautaire » [Gheorghiu, 1971 : 166] au collège militaire de Kichinev, l'élève Gheorghiu a le courage d'attaquer son professeur de philosophie, Léopold Skripka, d'introduire la meilleure définition de ce terme et de le mettre en opposition avec les stratégies visées par un politicien : « Un philosophe est un homme que prend une attitude dans la vie. Et il n'y a qu'une attitude : ou pour le monde, c'est-à-dire pour l'éphémère et le mensonge, ou contre le monde, c'est-à-dire pour l'absolu, la vérité et l'éternité. Vous vous engagez dans le monde, pour le monde. Vous êtes contre la vérité, l'éternité, et l'absolu : vous n'êtes donc pas, dès le départ, un philosophe. Mais un politicien. » [Gheorghiu, 1971 : 167]

Il y a dans *L'Espionne* de nombreux renvois à la vocation de **prêtre**. Celui-ci a le pouvoir de guider ses semblables et de les rendre meilleurs : « Et être prêtre, c'est avoir la mission divine de sauver les hommes pour l'éternité. [...] Tirer les hommes, ici-bas provisoirement, de leurs petites misères, est ma tâche secondaire que j'accomplis dans la mesure du possible. Les sauver pour l'éternité et les rendre fils de Dieu, c'est ça le rôle du prêtre. » [Gheorghiu, 1971 : 394] En tant que représentant de Dieu parmi les humains, il s'investit beaucoup dans la réalisation de son travail : « La mission des prêtres est de prier à votre place et pour tous ceux qui n'ont pas le temps de le faire, et d'implorer Dieu que vous ayez une bonne journée et que les anges vous protègent des malheurs... » [Gheorghiu, 1971 : 277]

Il y a des cas où une personne peut accomplir plusieurs missions et, pour Virgil Gheorghiu, cette association est salutaire pour la société tout entière : « Etre poète et prêtre, ce n'est pas seulement un métier, une vocation, une mission, c'est d'abord souffrir sans interruption ; vivre suspendu à la Croix, sans jamais descendre au sépulcre, toute sa vie, comme un écorché vif. Car un poète et un prêtre doivent subir et partager les peines de tous leurs contemporains, de toute la société dans laquelle ils vivent. » [Gheorghiu, 1971 : 293]

De l'autre côté se situent **les politiciens**, qui peuvent répondre très rarement aux attentes de leurs semblables. Ils privilégient le mensonge et le climat de bavardise : « A Bucarest, les députés étaient comme tous ceux de partout, des politiciens bavards qui vous recevaient toujours bras largement ouverts, comme des frères, même s'ils ne vous connaissaient pas, et qui vous promettaient le Ciel et la Lune, oubliant ensuite tout ce qu'ils

vous avaient promis. Ils étaient préoccupés de leurs affaires de coulisses, d'interventions occultes. » [Gheorghiu, 1971 : 163] Heureusement, le futur Premier-Ministre roumain s'en détache nettement pour représenter le modèle de politicien correct : « Le député Léopold Skripka, le plus jeune du Parlement, conquiert dès les premiers jours ses collègues de la Chambre sans distinction de partis et surtout la presse. [...] D'abord il était grand, élégant comme un lord. Il était aimable, le sourire aux lèvres, attentif à ce qu'on lui disait. Mais distant. Il n'était pas de la race des parlementaires joviaux, gros et menteurs. » [Gheorghiu, 1971 : 163]

Et la liste des professions évoquées dans *L'Espionne* est loin d'être épuisée... Dans les limites de cette étude [4], il nous reste seulement à énumérer quelques autres métiers que Virgil Gheorghiu fait apparaître dans sa narration, à savoir :

- | | | | | | |
|-------------------|----------------------------|---|----------------------|--|--------------------------|
| ▪ le journaliste | ▪ le peintre Giovanni Rota | ▪ le professeur de mathématiques Hélène Skripka | ▪ l'avocat Silberman | ▪ le chef de police secrète roumaine, Moruzov | ▪ le chauffeur de taxi |
| ▪ le soldat russe | ▪ le prolétaire | ▪ l'infirmière dans une clinique d'accouchement | ▪ la réceptionniste | ▪ l'officier du Service de contre-espionnage français, le commandant Dumonde | ▪ l'espionne bolchevique |

Conclusion

Selon les spécialistes en imagologie, les écrivains partent généralement d'un schéma collectif de pensée (« imago »), d'une « représentation élaborée dans une relation intersubjective qui se fixe dans le sous-conscient du sujet et oriente ultérieurement sa conduite et son mode d'appréhension de l'autrui » [5] ; ils opèrent donc avec des représentations collectives, socialisées et riches en expressions mémorables et condensées.

Le plus souvent, Virgil Gheorghiu observe, lui aussi, que la réalité quotidienne à laquelle il assiste coïncide avec l'image, avec le stéréotype déjà imposé dans l'imaginaire collectif. Mais il y a des cas où il s'en détache nettement pour formuler un ensemble d'opinions favorables ou, au contraire, négatives, sur les peuples qu'il a connus pendant les quatre décennies de pèlerinage européen.

Il faut également observer que, dans *L'Espionne* de Virgil Gheorghiu, l'image de l'étranger se réalise toujours en étroite liaison avec la représentation de l'écrivain lui-même. Elle y acquiert de fortes valences d'abstraction et de simplification, réduisant toujours l'inconnu polyvalent à un réseau homogène de significations. La description des représentants d'une certaine nation rassemble des traits physiques et de caractère, se mêlant toujours à un ensemble de valeurs et de normes de la civilisation à laquelle ceux-ci appartiennent. Tous ces éléments suggèrent dès le début des attitudes de sympathie ou, au contraire, d'antipathie de l'écrivain là-dessus. Les traits ethniques sont souvent doublés de certaines connotations sociales ; en outre, les définitions véhiculées par le stéréotype du Français se réalisent parfois dans une forte opposition avec l'image du Roumain. C'est sans doute cette corrélation de « l'auto-image » de Virgil Gheorghiu avec la représentation de l'Autre qui transforme *L'Espionne* dans un dialogue interculturel extrêmement fécond.

NOTES

- [1] Virgil Gheorghiu, *L'Espionne*, Paris, Plon, 1971, p. 122. Pour simplifier notre démarche, nous allons garder dans les autres références à cette œuvre romanesque seul le nom de Gheorghiu.
- [2] Les chercheurs ont démontré que l'Autre est perçu à travers celui qui l'analyse : « L'ambiguïté de la figure de l'Autre, tout comme une construction socioculturelle, renvoie à l'ambiguïté de celui qui la crée, parce que l'Autre est en quelque sorte un autre soi-même. Il est en même temps miroir et élément de contraste. » (Esther Benbassa et Jean-Cristophe Attias, *Evreul și celălalt [Le Juif et l'Autre]*, București, Ed. Est, 2005, p. 12, notre traduction)
- [3] Les textes « imago-typiques » se caractérisent généralement par une certaine non-concordance entre les images nationales et la vérité telle quelle ; aussi les chercheurs signalent-ils le fait que les stratégies culturelles n'ont plus rien à faire avec la réalité : « La matière (littéraire) ne représente pas toujours une source d'appréciation de la réalité ; elle est plutôt essentiellement subjective. (...) La subjectivité s'y trouve ainsi chez elle ».

(Daniel Henri Pageaux, *Literatura generală si comparată*, Iassy, Polirom, Iași, Coll. « Collegium », 2000, p. 94, notre traduction).

- [4] Nous nous proposons de développer ces propos dans une étude ultérieure. L'observation qui s'impose maintenant est que, dans la hiérarchie des métiers que Gheorghiu évoque dans *L'Espionne*, l'image du poète exil occupe une place de choix : « Depuis qu'il se trouve en exil, [...] le poète Virgil Gheorghiu est seul. Détaché de tout. Toujours uniquement avec lui-même. C'est une situation si désespérante pour un poète, qu'on ne peut la comparer qu'à celle d'un homme qui regarderait sa main, sa jambe, son visage sans les reconnaître pour siens. Le ciel, la terre, les hommes, et toute créature qui se trouvent autour d'un poète font partie intégrante de sa personne. Et si un poète est déplacé ailleurs, c'est exactement comme si on l'avait séparé de son corps et installé dans un corps étranger. » [Gheorghiu, 1971 : 100]
- [5] C'est la conception de C. G. Yung ; apud *Le Grand Larousse*, Édition Larousse, 1993, p. 1590.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Benbassa, Esther et Attias, Jean-Cristophe, *Evreul și celălalt [Le Juif et l'Autre]*, București, Ed. Est, 2005.
- Gheorghiu, Virgil, *L'Espionne*, Paris, Plon, 1971.
- Pageaux, Daniel Henri, *Literatura generală si comparată [Littérature générale et comparée]*, Iași, Ed. Polirom, Coll. « Collegium », 2000.